

FLIC GUÉRISSEUR

Collection Témoignages
dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue

© Mama Éditions (2024)

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-84594-543-2

Mama Éditions, c/o Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves

Robert MARTIN

FLIC GUÉRISSEUR

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.

Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

À Angèle, ma grand-mère

Actif au cœur des affaires de grand banditisme et de terrorisme, j'ai servi la police en restant humble face aux capacités de perception qui me dépassent et que je n'explique pas. J'ai pratiqué au fil de ma carrière des soins énergétiques auprès de mes collègues et avec l'aval de mes supérieurs pour soulager et soigner au sein de « la grande maison » sans être jamais certain des résultats – mais je n'ai jamais douté de ce que je faisais.

Aujourd'hui est venue l'heure de témoigner, avec foi et sincérité.

CHAPITRE 1

La genèse de ce livre

« Tu devrais écrire ton histoire ! » Combien de fois ai-je entendu cette phrase, sans jamais y prêter attention, car j'ai longtemps considéré que ma vie était comme tant d'autres – jalonnée de rencontres, de situations étonnantes et parfois un peu extraordinaires, mais ne présentant pas grand intérêt.

Cette vision n'est plus la même aujourd'hui. En regardant le chemin parcouru, je pense que je dois maintenant me rendre à l'évidence : presque tout ce qui s'est déroulé mérite d'être communiqué à de nombreuses personnes.

Je ne sais pas si cette transmission aura du sens pour les gens, mais pour moi, elle est nécessaire.

Alors, je commence à écrire ; cela reste un exercice délicat car je ne suis en rien écrivain. Comme dit un grand ami : « Tu manies mieux l'arme de poing que le stylo. » Il n'a pas tort, mais je vais quand même essayer de passer de l'épée à la plume.

Je vais vous raconter par petites nouvelles ce qu'est ma vie sur cette Terre et dans cette période.

Un soir, alors que je participais à un dîner, un préfet m'a dit : « Vous êtes quand même unique, Bob ! Vous êtes, à ma connaissance, le seul guérisseur qui soit décoré de la Légion d'honneur, de l'Ordre national du mérite et de la Médaille d'honneur de la Police nationale. »

En effet, je pense que l'on ne doit pas être nombreux dans ce cas, et rien que cette particularité mérite d'être écrite.

J'ai reçu ces titres honorifiques dans le cadre de mes différents postes occupés dans l'administration policière et alors que j'étais au poste de chef de cabinet du directeur général de la Police nationale, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est aussi un clin d'œil, un signe du monde invisible par rapport au bien que j'ai pu apporter à de nombreuses personnes et à leur santé.

Voilà, nous y sommes, je vis en permanence avec l'assurance que CE monde n'est pas LE monde, qu'en dehors de ce que l'on peut voir, entendre, sentir, toucher, il existe autre chose.

Je suis un humain doté, comme beaucoup d'autres, de certaines capacités qui me permettent de ressentir différemment ce qui m'entoure.

Les expressions « je ne le sens pas, je ne me sens pas bien, ce lieu ne me plaît pas, j'ai un mauvais pressentiment » ou l'inverse « je le sens bien, je suis

bien, ce lieu me plaît », etc., sont utilisées par un grand nombre de personnes, mais peu prennent le temps d'essayer de comprendre ces sensations.

Comment notre corps peut-il ressentir ce type de perceptions ? D'où viennent ces informations ?

Parfois, c'est un montage intellectuel que notre cerveau produit par comparaison avec une situation déjà vécue, parfois c'est notre propre analyse de la situation qui nous fait avoir ce genre de pensée. Mais ce n'est pas toujours le cas pour une information précise, qui nous parvient sur telle personne ou telle situation. Souvent, une vague sensation ou un vague ressenti n'est que le fruit de notre propre cerveau, alors qu'une information reçue avec des détails précis vient d'ailleurs.

Il est maintenant prouvé, grâce à différentes études et recherches récentes, qu'un champ d'informations existe autour de tout objet matériel ou de tout ce qui émane du monde minéral, végétal, ou animal.

Est-ce de ce lieu que provient cette information ? En ce qui me concerne, cette information se transforme souvent en énergie qui, à travers moi, devient amour inconditionnel et soins.

Très tôt, j'ai accepté d'être le transmetteur de cette énergie/information, sans jamais essayer de comprendre ce qui se passe.

J'ai rencontré des personnes qui avaient des capacités de perception différentes. Elles peuvent, par

exemple, recevoir des informations concernant le passé ou le futur.

Ce qui est important à mes yeux, c'est de rester lucide sur ce qui arrive, de rester bien ancré, d'être dans la matérialité tout en acceptant l'immatérialité. Ne jamais se croire important, rester humble.

Au fil des années, j'ai appris à écouter et voir différemment. J'ai accepté d'avoir perdu depuis très longtemps l'odorat, mais de percevoir les humeurs de l'âme des personnes ou des lieux.

Je ne sais pas comment s'organise la transmission de l'information, comment celle-ci réussit à nous parvenir, et par quel canal, mais en ce qui me concerne, je la reçois et l'accepte.

Je ne cherche pas à convaincre les sceptiques, les matérialistes de tout poil, je veux simplement accompagner les nombreuses personnes qui sont dans le même état d'esprit que moi et leur faire comprendre que ce qu'elles perçoivent n'est en rien unique, qu'il suffit de l'accepter.

CHAPITRE 2

Au commencement et juste après

Je suis né dans le nord de la France; au bout de la rue, c'est la Belgique.

Fils unique dans une famille de quatre filles issues de deux pères différents, trois pères avec le mien. Une grand-mère maternelle et notre mère comme points d'ancrage.

Mon père géniteur a fréquenté ma mère pendant plusieurs années. Il venait à la maison, il était apprécié de ma grand-mère, mais lorsque ma mère lui a annoncé qu'elle était enceinte, il a pris la poudre d'escampette. Après ma naissance, par deux fois il a fixé un rendez-vous à ma mère, pour soi-disant me voir, mais il n'est jamais venu.

Il n'a jamais donné quoi que ce soit pour moi, pas même son nom. Je suis né de père inconnu.

Mes premiers souvenirs heureux sont les moments de chaleur, quand je me glisse dans le lit de ma grand-mère, qu'elle a chauffé avec une brique de céramique

avant de se coucher. J'ai dormi pendant trois ou quatre ans avec ma grand-mère. Nous occupions la maison de famille qui était composée de deux chambres, une salle à manger dortoir, une cuisine, un couloir, une cave, les WC au bout de la cour, après les écuries.

La vie est belle, je le crois réellement, et tout ce que nous vivons nous montre, si l'on prend soin de bien regarder, que derrière la noirceur et la douleur, il y a du bon. La noirceur se prénomme Edgard, c'était l'homme que ma mère avait épousé après ma naissance et qui était le père de ma plus jeune sœur. C'était un alcoolique, d'une violence extrême. Je l'ai vu à plusieurs reprises pulvériser à coups de bêche tout ce qui se trouvait dans la salle à manger. Une fois, il a détruit, toujours à coups de bêche, la voiture qui se trouvait dans la cour. Un soir de Noël, ma mère nous a tous fait sortir, mes sœurs sont parties chez la voisine et je me suis retrouvé dans le froid, dehors avec ma mère et ma plus jeune sœur, dans la neige derrière le mur du voisin, attendant le moment où le silence reviendrait, signe qu'il s'était calmé et très certainement assoupi après avoir tout cassé dans la maison. Je me souviens de la vision de désolation dans la salle à manger où plus rien n'était entier, pas même le sapin. Il ne s'attaquait qu'à la salle à manger, car ma grand-mère se tenait à la porte de la cuisine et elle l'obligeait à rester dans cette pièce. Étonnamment, il craignait ma grand-mère.

Entre 3 et 10 ans, j'ai dû assister une bonne dizaine de fois à ce spectacle. Le souvenir que j'en ai est un mélange de honte, de haine et de sentiment de faiblesse, car j'aurais voulu l'empêcher de faire cela et tout le reste. Au-delà de cette violence extrême, c'était un être pervers et malsain, il ne m'en reste rien de joyeux. Il avait fait la guerre d'Algérie, et au vu de son comportement et de mon expérience, je crois qu'il a dû vivre et même commettre des exactions au cours de ce conflit. Mais rien ne justifie ce qu'il nous a longtemps fait subir.

Cet homme m'a obligé pendant plusieurs années à le masturber. Il prétendait je ne sais quoi pour que je me retrouve dans son lit et, là, je devais m'exécuter. Je savais au fond de moi que ce n'était pas une bonne action, mais il m'y obligeait.

J'ai le souvenir qu'il m'emmenait, lorsque je n'étais pas à l'école, dans un camion qu'il conduisait, et pendant qu'il attendait que l'on charge du sable ou de la terre, il me faisait le masturber. Il utilisait un mouchoir en tissu avec des carreaux pour ôter le sperme qui me coulait sur la main.

Je n'ai pas le souvenir d'une fellation, ni de pénétration, je ne crois pas qu'il ait essayé.

L'une de mes grandes sœurs a un jour découvert la scène et en a parlé à ma mère, c'est à ce moment-là qu'Edgard est sorti de ma vie. Il est sorti de ma vie mais pas de ma tête. J'ai le souvenir de gendarmes. Y a-t-il eu plainte ? Je ne saurais le dire.

J'ai grandi, aimé par ma grand-mère, ma mère et un père d'adoption qui m'a reconnu au moment où il a épousé ma mère; j'avais 12 ans et je changeais de nom...

Cet épisode m'est bien resté en mémoire. Je n'étais au courant de rien et on ne m'a rien demandé. Je savais que ma mère avait épousé Daniel, il était plus jeune, vingt-trois années les séparaient. Il était grand, fort et très gentil avec tout le monde. Il n'a jamais eu de gestes déplacés envers qui que ce soit. Il avait la même haine que moi envers Edgard, je pense que ma mère avait dû le mettre au courant de tout.

Donc, je me trouvais dans la voiture que conduisait ma mère, j'étais assis sur le siège passager avant, nous nous dirigeons vers le débit de boissons qu'elle avait pris en gérance avec mon futur père.

Elle roulait lentement, comme pour prendre son temps et surtout pour réfléchir à comment elle allait m'annoncer la chose.

« J'ai quelque chose à te dire. Daniel est très gentil et, comme tu sais, on s'est mariés, et en même temps, il a voulu te donner son nom. »

« Ah bon ! Et alors ? »

« Ben, tu t'appelles plus Duflot mais Martin. »

« Mais moi, je veux continuer à être Duflot comme Pépère et Mémère. »

« Bon, écoute, c'est comme ça ! Et c'est mieux d'avoir un père que d'être né de père inconnu... »

Après quelques minutes de silence, elle continue :
« Donc, maintenant, tu vas l'appeler papa. »

« Alors là, non, car ce n'est pas mon père ! »

« Bon, écoute, ça suffit ! C'est comme ça. »

Nous sommes arrivés au débit de boissons, j'y ai retrouvé ma sœur Florence, et bien sûr je n'ai pas appelé Daniel « papa ». Cela ne s'est passé que bien plus tard, au bout de quelques années. D'ailleurs, c'est Florence qui, elle, était à la recherche de l'image d'un père, qui l'a appelé papa avant moi, tout en sachant que ce n'était pas son vrai géniteur.

La rentrée scolaire a été compliquée parce que j'ai dû expliquer aux copains que j'avais un père et que je m'appelais Martin. L'instituteur a dû refaire les couvertures des cahiers, car il n'avait pas été mis au courant.

J'ai toujours mon carnet de vaccination sur lequel on a rayé le nom de Duflot et ajouté celui de Martin. Ce changement de nom allait ressurgir quarante-cinq ans plus tard, mais c'est une autre histoire...

Durant la gérance du bistrot, ma grand-mère et moi sommes restés, dans un premier temps, dans la maison; de mémoire, cela a duré deux ans. C'est pendant cette période que j'ai reçu une forme d'enseignement de spiritualité de la part de Mémère. Ma grand-mère était très croyante, eau de Lourdes, figurines représentant des saintes et des saints, crucifix, médailles bénites, toutes les « bondieuse-

ries » trouvaient place auprès d'elle. J'ai eu droit au catéchisme, à la première communion, la communion solennelle, la confirmation et j'ai été enfant de chœur.

Grâce à cette proximité, elle m'a fait découvrir également une facette d'elle inattendue. Je savais qu'elle « barrait le feu ». En effet, il était courant de voir des gens venir à toute heure du jour ou de la nuit pour se faire barrer le feu. Mais elle m'a aussi avoué recevoir des messages de personnes disparues, savoir trois jours auparavant qu'une personne allait mourir, et elle me parlait des rêves et de leur signification.

Un jour, une voisine du même âge que ma grand-mère m'a raconté l'histoire suivante, en prenant son café (il y avait toujours du café au chaud sur la cuisinière à charbon, dans la cuisine).

« C'était au début des années 1920, ta grand-mère Angèle, qui n'avait pas encore eu ta mère, est sortie de la maison avec un bassin rempli d'eau pour le jeter au caniveau. Alors qu'elle se trouvait au milieu de la cour, il y a eu un énorme coup de tonnerre avec un éclair. Ta grand-mère s'est retrouvée à terre, avec le bassin à plusieurs mètres d'elle. Ton grand-père, qui était à l'intérieur de la maison, est sorti pour l'aider à se relever. Une fois rentrés à la maison, ils se sont aperçus que ta grand-mère avait sur l'avant-bras droit un dessin de couleur rouge foncé représentant un éclair dans le ciel. »

Ma grand-mère ne voulait pas que cette voisine continue la narration. Comme j'insistais, elle a consenti à me dire elle-même la suite, à savoir que, dans les jours qui ont suivi, de nombreuses personnes sont venues voir ce phénomène. Le maire, le curé, le docteur – personne ne comprenait ce qui s'était passé, car elle ne souffrait pas, ne ressentait rien de particulier. Cette marque est restée de nombreuses années puis a fini par disparaître.

J'ai eu beau essayer d'en savoir plus, rien n'y a fait.

Un soir, alors que je venais de m'endormir, j'ai senti comme une présence. Je dormais dans le lit de la pièce à vivre, j'étais seul, j'ai ouvert les yeux et là, j'ai vu trois êtres de forme humaine qui se trouvaient derrière la fenêtre. De ces têtes et de ces hauts de corps émanait un halo de couleur bleue. Ma première réaction fut l'étonnement, je n'ai pas le souvenir d'avoir eu peur. La vision n'a duré que quelques secondes, durant lesquelles j'ai ressenti comme une onde d'amour. Ces trois entités étaient pleines d'amour et me regardaient avec bienveillance et protection.

Je me suis rendormi et, le lendemain matin, j'ai raconté cet épisode à ma grand-mère, qui m'a dit que j'avais beaucoup de chance de pouvoir vivre cela, et qu'il fallait que j'accepte ce que le ciel m'envoyait.

Quelque temps plus tard, nous avons quitté définitivement la maison familiale, car ma mère, criblée de dettes, avait dû la vendre.

Nous avons emménagé dans une maison dans une ville ouvrière. C'est dans cette maison que ma grand-mère est décédée.

La dernière fois que je l'ai vue vivante, c'était un lundi matin. J'étais venu lui dire au revoir dans sa chambre, car je repartais pour Paris, où j'avais trouvé un emploi. Elle m'a dit qu'elle allait mourir, mais que ce n'était pas grave et que sa famille l'attendait. Elle m'a serré dans ses bras et je suis parti le cœur gros. Trois jours plus tard, alors que j'étais au travail à Paris, je me suis mis à pleurer sans raison. Ce n'est que le soir, en retrouvant ma sœur chez qui je logeais, que j'ai appris son décès : il correspondait à l'heure à laquelle j'avais pleuré.

Juste après ses obsèques, ma mère m'a remis son livre de messe en me disant qu'elle lui avait demandé de me le donner. Dedans se trouvait, pliée en quatre, la prière pour barrer le feu...

Quelle façon bizarre de transmettre un « secret » ! J'ai appris plus tard par ma mère qu'elle-même avait refusé de le recevoir et que, de ce fait, ma grand-mère m'avait choisi comme légataire.

CHAPITRE 3

Justice police

Après avoir quitté l'école à 17 ans, avec mon certificat d'études primaires et un CAP comptable mécanographe en poche, je me suis retrouvé, grâce à l'une de mes grandes sœurs, embauché en qualité de vacataire au tribunal de Police de Paris. Je suis arrivé habillé, comme toujours, avec des affaires que ma mère avait récupérées.

Dans le service, les représentants de la gent masculine étaient peu nombreux, mais il y avait un autre jeune de mon âge, Didier. Il était affecté à l'accueil, moi je poussais des chariots remplis de dossiers.

Grâce à Didier, j'ai opté pour effectuer mon service militaire dans la gendarmerie, alors qu'au centre de recrutement de Cambrai, ils s'étaient aperçus que j'avais un bon QI : ils me proposaient d'intégrer un autre régiment pour passer élève officier. Après un an et demi de travail au tribunal de Police de Paris, j'entrai donc dans la gendarmerie au CIGA Auxerre.

J'ai été sélectionné pour suivre le peloton des gradés. À l'issue de quatre mois de formation, j'ai été affecté au secrétariat du capitaine de la quatrième compagnie. Après m'avoir fait passer des tests, ce dernier me fit l'article en me disant que je faisais partie des personnes qui pouvaient intégrer l'École des officiers de gendarmerie à Melun. J'ai décliné cette proposition, car je voulais intégrer la police et pas la gendarmerie.

Durant cette année s'est nouée une amitié forte entre Laurent, Michel, Jean-Marie et moi. Plus de quarante ans plus tard, nous sommes toujours amis; j'ai le sentiment que ce qui nous lie ne vient pas d'ici mais d'une autre dimension. Et cela bien que nous ayons suivi des chemins différents.

Alors que je me trouvais sous les drapeaux, ma sœur m'a adressé un courrier pour m'annoncer que notre grille de loto était gagnante, et qu'elle m'envoyait un chèque de dix-huit mille francs... Une fortune pour moi qui gagnais avant l'armée la somme de sept cent soixante francs par mois.

Cet argent m'a permis de bien vivre durant l'armée, mais aussi d'acheter une voiture d'occasion en rentrant dans la vie civile, de trouver une chambre de bonne et de vivre correctement pendant pas mal de temps par la suite.

Durant les trois ans au tribunal de Police de Paris, j'ai fait des rencontres étonnantes, avec des femmes comme avec des hommes. Certaines de ces ren-

contres m'ont permis de grandir spirituellement, moralement et socialement. Grâce à Gilbert, je me suis inscrit au concours d'enquêteur de police. C'était un QCM. Et j'ai été reçu.

Gilbert était franc-maçon, il était marié à une femme qui était plus jeune que lui. Il m'a fait découvrir la franc-maçonnerie, ses rites et ses symboles. J'avais 21 ans, je découvrais les tenues blanches. Étonnamment, ce monde ne m'était pas étranger, je percevais et comprenais tous les symboles. Gilbert aurait bien voulu que j'accepte de suivre tout le rituel pour intégrer cette famille philosophique.

J'ai toujours été réceptif aux signes des francs-maçons, je crois que la majorité des hommes et femmes qui composent leurs rangs sont honnêtes et intègres, mais ce qui me déplaît, c'est de voir des incultes à des postes de responsabilité, placés là par leurs pairs pour service rendu ou à rendre. Beaucoup ne savent pas lire et comprendre les symboles qui jalonnent leur parcours. Ils sont peu nombreux à croire à la force des formes et du verbe.

Au vu de ma carrière, de nombreuses personnes ont cru que j'étais franc-maçon, alors que je fais simplement partie de l'armée des êtres qui voient, entendent, sentent, touchent et qui se questionnent: est-ce que tout cela est vrai, ne faut-il pas faire l'effort de percevoir autrement et laisser ces autres perceptions prendre le dessus? C'est ce que je fais depuis mon plus jeune âge.

Affecté au sein de la Police judiciaire de Paris, j'ai pris mes fonctions au commissariat de police de Saint-Lambert dans le 15^e arrondissement.

Après être entré dans la police, j'ai très rapidement recherché où se trouvait Edgard. À force de recherches, je l'ai retrouvé dans le Valenciennois, et lorsque je me rendais dans le Nord, pour voir ma mère et mon père, j'allais le surveiller. J'avais tout planifié pour le faire disparaître physiquement, mais en fin de compte, je n'ai rien fait, car une voix m'a fait comprendre que ce n'était pas la solution. J'ai compris que ce qu'il m'avait fait subir et ce qu'il avait fait subir aux autres devait être fait. Que, grâce à lui, je connaissais tous les travers et les turpitudes des hommes, que, grâce à lui, je détectais rapidement les déviants, que je reconnaissais leur regard.

Grâce à lui, j'allais essayer de mettre hors d'état de nuire les prédateurs, grâce à lui, je pouvais lire dans le cœur des autres, dès l'instant où je prenais la peine d'y regarder sans y projeter mes propres visions de peur, de haine, de violence, ou de joie, d'ailleurs. Je l'ai donc abandonné à son triste sort en donnant le renseignement aux collègues du coin pour leur signaler sa présence. Il est mort peu après d'une maladie.

Concernant mon père géniteur, bien sûr, je l'ai retrouvé. Au cours de mes recherches, j'ai découvert que nous étions tous les deux du 9 juillet et que naturellement, je portais son prénom. J'ai essayé plusieurs fois d'entrer en contact avec lui, mais en

vain. Ce n'est qu'au moment du décès de ma mère que je me suis permis d'aller le voir.

J'ai eu devant moi un vieil homme qui ne m'a pas fait entrer dans sa maison, il m'a reçu sur le pas de la porte. Je lui ai annoncé que ma mère venait de décéder et que j'étais son fils. Je n'ai eu droit à aucun signe ou aucune parole de sa part. Pas un mot de compassion, pas une question sur ma vie. Je sais que, physiologiquement, certains de ses gènes sont dans mon corps, mais je ne m'identifie pas du tout à lui. Mon âme n'a aucun de ces gènes, je ne viens pas du même coin de l'univers que lui.

Je lui ai laissé mes coordonnées afin qu'il puisse me contacter s'il en avait envie.

Il est mort seul, quelques mois plus tard. Je l'ai appris en consultant Internet. Après recherches, j'ai contacté le notaire pour savoir s'il avait laissé un mot pour moi, réponse : rien.

Cet homme est mort seul, il n'a jamais eu d'autre enfant que moi. La vie est étonnante.

CHAPITRE 4

Saint-Lambert de Vaugirard

Au commissariat de police de Saint-Lambert dans le 15^e arrondissement, je me rends immédiatement compte que la police est une famille, une maison. Je viens d'avoir 22 ans, je suis porteur d'une arme, d'une médaille métallique portant la mention Police. Je suis accueilli par l'inspecteur divisionnaire Jean. Il a fait toute sa carrière dans le 15^e et il le connaît par cœur.

Je me souviens de ses paroles lorsqu'il m'a reçu dans son bureau, *« jeune homme, vous entrez dans la police, et pour s'y sentir le mieux possible, n'oubliez jamais la définition qui est inscrite dans le Dictionnaire des idées reçues de Gustave Flaubert, à la suite du mot Police: "a toujours tort" »*.

Je suis affecté aux secteurs, c'est-à-dire que je dois faire des recherches pour trouver des personnes qui ne veulent pas être découvertes, pour des raisons diverses. Je sais que je suis sur mon chemin et je me